

Articolo di stampa
“Senza suolo non c’è vità” di Carlo Petrini
La Repubblica “

Un concetto chiaro che continuiamo a ripetere da anni ma che, nonostante dati incontrovertibili, rimane inascoltato da chi ha il dovere di muoversi di conseguenza. Dal 2012 nel nostro bel Paese sono state presentate più di dieci proposte di legge “Salva suolo”. Ancora oggi, quasi otto anni dopo, nonostante tutti i governi si siano espressi sulla necessità di intervenire, non ne siamo ancora venuti a capo : la situazione che ormai oscilla tra l'emergenza e il ridicolo.

La crescente perdita di suoli agricoli è una minaccia spaventosa per la sicurezza alimentare e la sopravvivenza di tutte quelle piccole e medie imprese che costituiscono la nostra identità culturale, la nostra biodiversità e, non ultima, la ricchezza economica, culturale e sociale dell'intero Paese. È di poche settimane fa la notizia che anche la Corte dei Conti si è espressa in materia, sostenendo per la prima volta che il continuo consumo di suolo mette letteralmente in ginocchio l'Italia, rendendola sempre più fragile ed esponendola tra le altre cose anche a una spesa pubblica sempre più ingente. È ora che la politica si svegli e approvi una legge nazionale che riesca a fermare questa tragedia : se al dibattito “Salva suolo” fosse dato anche solo un decimo dell'importanza che ogni giorno si dà al fondo salva-Stati, l'Italia sarebbe già di gran lunga un paese migliore.

Un concept clair que nous ne cessons de répéter depuis des années mais qui, malgré les données irréfutables, n'est toujours pas écouté par qui a le devoir d'agir en conséquence. Depuis 2012, plus d'une dizaine de propositions de lois « Sauvez notre terre » ont été présentées dans notre Beau Pays. Encore aujourd'hui, presque huit ans plus tard, et bien que tous les gouvernements se soient exprimés sur la nécessité d'intervenir, nous n'en sommes toujours pas venus à bout : la situation oscille désormais entre urgence et ridicule.

La perte croissante des terres agricoles est une effrayante menace pour la sécurité alimentaire et pour la survie de toutes ces petites et moyennes entreprises (PME) qui constituent notre identité culturelle, notre biodiversité et, non des moindres, la richesse économique, culturelle et sociale du pays tout entier. Nous avons appris il y a quelques semaines que la Cour des Comptes s'est à son tour exprimée sur le sujet, soutenant pour la première fois que l'exploitation intensive des sols met l'Italie littéralement à genoux, en la rendant de plus en plus fragile et en l'exposant, entre autres choses, à une dépense publique de plus en plus considérable. Il est temps que la sphère politique se réveille et approuve une loi nationale qui mette un terme à cette tragédie : si au débat « Sauvez notre terre » avait été accordé ne serait-ce qu'un dixième de l'importance octroyée chaque jour au MES, l'Italie serait déjà de loin un pays meilleur.

MES : Mécanisme Européen de Stabilité

***Estratto del romanzo «la suora giovane»
di Giovanni Arpino***

Stavano ferme, chine, d'uguale statura, davanti alle luci di un negozio di giocattoli. Una bambola grande, splendente, con un'immensa aureola di capelli biondi, con vivissime labbra, era sospesa a metà dietro il vetro, come adagiata su una nuvola di bambagia, e fili di lucido argento partivano dalla bambagia perdendosi verso l'alto.

Dalla vetrina pioveva sul marciapiede, fin dentro la stradetta nera di pioggia, una pozza calda di luce, la stessa che pareva avvolgere la bambola in un lieto alone di benessere. Le due suore si staccarono infine, e mi sentii spinto a seguirle. Veniva giù una nebbiolina acuta, le pietre della strada e le grandi lastre dei marciapiedi erano scivolose, dalle aperture degli antichi negozietti piovevano incerti chiarori.

Era quella una stradina del vecchio centro della città, due automobili fronteggiandosi la intasavano, lo scampanello dei tram si annunciava feroce a distanza.

Elles ne bougeaient pas, penchées, de tailles égales, devant les lumières d'un magasin de jouets. Une grande poupée, resplendissante, avec une immense auréole de cheveux blonds, aux lèvres très vives, était suspendue par moitié derrière la vitre, comme couchée sur un nuage de coton, et des fils d'argent brillants partaient du coton, allant se perdre vers le haut.

Depuis la vitrine jusque dans la ruelle noire de pluie, pleuvait sur le trottoir une flaque chaude de lumière, la même qui paraissait envelopper la poupée dans un joyeux halo de bien-être. Les deux religieuses s'éloignèrent enfin, et je me sentis poussé à les suivre. Il tombait une petite bruine fine, les pierres de la rue et les grands pavés des trottoirs étaient glissants, des ouvertures des anciens petits magasins se répandaient des lueurs incertaines.

C'était une ruelle du vieux centre-ville, deux voitures se faisant face l'obstruaient, le carillonnement des trams s'annonçait féroce à distance.

***Estratto del romanzo «il secondo diario minimo»
di Umberto Ecco***

Qualche mese fa mi trovavo a passeggiare per New York quando ho visto da lontano un tizio che conoscevo benissimo, e che stava venendo verso di me. Il guaio era che non mi ricordavo dove l'avevo conosciuto e come si chiamasse. È una di quelle sensazioni che si provano specie quando in una città straniera si incontra qualcuno conosciuto in patria, o vice versa. Una faccia fuori posto crea confusione. E tuttavia quel viso mi era così familiare che certamente avrei dovuto fermarmi, salutare, conversare, magari lui mi avrebbe detto subito: "Caro Umberto, come stai?" e persino: "Hai poi fatto quella cosa che dicevi?" e io non avrei saputo che pesci pigliare. Fingere di non vederlo? Troppo tardi, lui stava ancora guardando nella mia direzione. Tanto valeva prendere l'iniziativa, salutare, e poi avrei cercato di ricostruire dalla voce, dalle prime battute. Eravamo a ormai due passi, stavo per aprirmi a un vasto e radioso sorriso, tendere la mano, quando di colpo l'ho riconosciuto. Era Anthony Quinn. Naturalmente non l'avevo mai incontrato in vita mia, né lui me. In un millesimo di secondo ho fatto tempo a frenare, e gli sono passato accanto con lo sguardo perduto nel vuoto.

Il y a quelques mois, je me promenais dans les rues de New York quand j'aperçus au loin un type que je connaissais fort bien, et qui se dirigeait vers moi. Le problème était que je ne me souvenais plus où je l'avais rencontré et comment il s'appelait. C'est une de ces sensations que l'on éprouve en particulier quand dans une ville étrangère, on rencontre quelqu'un que l'on a connu dans son propre pays, ou le contraire. Un visage connu vu dans un autre contexte crée une certaine confusion. Cependant, ce visage m'était si familier que je devrais certainement m'arrêter, le saluer, échanger quelques mots, peut-être me dirait-il aussitôt « Mon cher Umberto, comment vas-tu ? » voire même « As-tu finalement fait ce que tu avais dit que tu ferais ? » et moi je ne saurais pas sur quel pied danser. Faire semblant de ne pas le voir ? Trop tard, il regardait encore dans ma direction. Il valait mieux prendre l'initiative, le saluer, et puis j'essaierai de l'identifier par la voix, à nos premiers échanges. Nous étions désormais à deux pas l'un de l'autre, je me préparais à lui adresser un large sourire radieux, lui tendre la main, quand tout à coup je le reconnus. C'était Anthony Quinn. Bien évidemment, je ne l'avais jamais rencontré de ma vie, et lui non plus. En une fraction de seconde, j'ai eu le temps de m'arrêter dans mon élan, et je suis passé à ses côtés, le regard perdu dans le vide.